

[...]

Le bond de l'ascenseur arrêta le souvenir des pires crises de ma vie. Sur le seuil de la porte ouverte, j'ai croisé les yeux étonnés de ma sœur. Je lui ai raconté brièvement l'histoire de la pièce du Ministère des Finances que j'avais déchirée. L'expression du regard investigateur que je redoutais tant, prenait maintenant une nuance de révolte. Les sourcils épais de Déméter se rejoignaient, s'abaissaient. Le timbre de sa voix, lorsqu'elle disait : " On a bien fait de te mettre le nom de notre tante Konstantina ", devenait respectueux. Elle poursuivait : " Tu sais, la pauvre, elle a mis le fusil sur son dos à l'âge de quinze ans. Elle ne voulait faire de mal à personne, elle descendait aux villages pour apporter de la nourriture à ses frères, aux partisans. Elle voulait vivre libre, voir les gens s'aimer, la haine autour d'elle la blessait. On lui avait enlevé les ongles, brûlé le visage et le corps avec des mégots, et puis on l'avait fusillée devant les yeux de petits enfants, de mères et de vieillards. Elle était si jeune, elle n'avait que dix-sept ans ". Elle s'est tue un moment. Puis, avec indignation : " Pourquoi tout ce fanatisme ? Maman n'a jamais voulu en parler. Elle voulait qu'on retourne tous sans haine, oublier le mal qu'on avait fait à sa sœur, oublier le pied amputé de son frère. Elle ne comprenait rien à la politique, elle ne demandait que les enfants vivent une vie meilleure. On s'est fait mal mutuellement. Elle voulait qu'on oublie cette guerre entre les frères. Pourquoi nous la rappelle-t-on ? " Les paupières de ma sœur se sont mises à battre dans l'élan de se faire comprendre : " Il faut que tu parles de maman, que tu parles de notre famille, que tu écrives l'odyssée des enfants des émigrés politiques. Nous, on est des victimes de la Guerre civile. Tu vois, après tant d'années de travail, on refuse de nous accorder la retraite à laquelle nous avons droit. Ils ont signé des accords avec les pays de l'Est. Où est allé cet argent ? Et ils n'arrêtent pas. Quelle importance ça peut avoir si tu es née en Grèce ou en Albanie ? Sauf si l'Etat calcule que le non-retour de nos parents morts fera autant de gagner sur les rapatriés. Je ne veux pas croire qu'on puisse avoir une pensée pareille. Mais comment autrement s'expliquer la lettre du Ministère ? " Maintenant la voix de ma sœur prenait une nuance de prière : " Si tu savais par quelles angoisses j'ai passé pour Papa et notre frère après la mort de Maman. Nous aussi, on n'a pas beaucoup vécu avec elle, Irène et moi, après que Papa nous a emmenées en Tchécoslovaquie. Maman a voulu que tu sois avec nous; Papa insistait disant que tu vivais comme une princesse dans le château. Excuse-moi, je m'apaisais à l'idée que tu allais mieux que nous. Je t'enviais même. Le directeur avait dit à papa qu'on parlerait un jour de toi ". J'ai lu dans le regard de ma sœur toute la bonne volonté de se faire comprendre. Elle a posé ses lèvres sur ma joue pour m'embrasser. Je n'ai pas reculé.

Avant d'entrer dans la cuisine, j'ai jeté dans la glace un coup d'œil sur mon visage. Je l'ai trouvé rajeuni. Aucune trace de fatigue dans mes yeux. Une sorte de lumière nouvelle en rayonnait. Je me délectais au spectacle d'un petit champ vert autour de mon corps. Je ne doutais plus que j'allais gagner le procès. Tous les efforts des incarnations terrestres de mon âme parlaient du bénéfice de mes

souffrances. Le bien-être délicieux installé dans mon corps me donnait à penser que mon âme était arrivée à un degré plus élevé. Décidément j'étais faite pour aimer. Aucune rancune en moi, seulement un désir d'aider. Je ne savais pas encore comment, mais je sentais que j'avais une vocation à part dans cette vie.

Ma sœur m'a invitée à table pour prendre le petit déjeuner avec son fils. Je l'ai embrassé et me suis assise à côté de lui. Il avait l'air satisfait. Je crois qu'il avait beaucoup souffert de nous voir, sa maman et moi, dans une lutte constante. Il nous aimait toutes les deux, je n'en avais jamais douté.

Maintenant la voix de ma sœur prenait une nuance maternelle : " Notre tante t'aidera. Tu sais, c'est elle et son fils avec sa famille, qui nous ont hébergés pendant deux mois à notre arrivée de Tchécoslovaquie. Malgré son âge avancé, elle a une bonne mémoire. Elle saura sûrement te dire ce dont tu as besoin. Elle aimait beaucoup son mari, le frère cadet de Papa. A peine mariée, elle en était séparée. Restée seule avec un enfant d'un an et demi, elle a pris, avec maman, d'autres mères et leurs enfants, les routes pour la montagne. En Tchécoslovaquie, elle éprouvait beaucoup de nostalgie pour le ciel bleu de la Grèce et le tendre amour de son mari. Elle était rentrée avec la première amnistie, accordée aux émigrés politiques, pour ne pas vivre loin de lui. On la convoquait tout le temps au Commissariat de police à cause de son mari qu'on traînait dans les îles de l'exil. On lui interdisait d'avoir tout contact avec les siens restés dans les pays de l'Est. Elle aimait beaucoup notre mère. Maman s'appuyait sur son énergie. Et moi, je l'avoue, je t'enviais quand on me disait que tu tenais d'elle. De même quand on me répétait tout le temps que tu avais l'air rêveur de maman et le courage de la tante Konstantina ".

J'ai appuyé mon regard sur la bouche de ma sœur. Son récit coulait maintenant à une vitesse écrasante. J'ai pensé qu'elle aurait préféré ne pas le raconter, l'enfourer pour toujours. " J'avais onze ans, disait-elle d'une voix étouffée; Irène était très fragile, tremblait de peur. Je couvrais ses yeux pour qu'elle ne voie rien. Maman, s'appuyant sur le bras de la tante Georgia, enfonçait dans ses épaules la petite tête d'Hélène. On nous a ordonné de regarder et on a fusillé tante Konstantina devant nos yeux. Les enfants se blottissaient dans les bras de leurs mères. On poussait de grands cris qui déchiraient la montagne. Puis je ne me souviens plus. Quand j'ai repris mes esprits, j'ai vu des flammes lécher les murs de notre maison. On en tirait maman qui criait qu'on la laisse mourir, qu'elle ne voulait pas que l'enfant, qu'elle portait en elle, naisse dans ce monde où les frères s'entretuaient, dans ce monde où les souffrances n'en finissaient pas. Irène et moi, on nous a éloignées. Je ne sais pas si maman avait donné son consentement. Il se peut que oui car elle a dû espérer que, dans les Etats nouvellement établis, nous serions plus heureuses. Toi au moins, en Tchécoslovaquie tu as vécu dans des châteaux. La Roumanie était pauvre. Nous, on n'a pas eu le confort que tu as connu ".

Les souvenirs pénibles que ma sœur venait de me raconter, la cinglaient. Ses narines palpaient. Les yeux baissés pour dissimuler son trouble, elle s'est levée et sans dire un mot, est sortie de la cuisine. Mon neveu m'a fait un signe de prendre du cake. J'ai bu mon café froid et après avoir écrasé ma dernière

cigarette dans le cendrier plein, j'ai rejoint ma sœur et mon neveu qui m'attendaient, silencieux et pensifs, dans la voiture.

Impossible de voir les choses clairement. De sa vie, qu'est-ce que je savais? Un univers si différent du mien. Je me demandais si j'avais le droit de lui reprocher de ne pas m'avoir aidée le jour où j'étais venue m'installer en Grèce. Que pouvait-elle faire finalement pour sa sœur cadette, qui à ses yeux, n'avait besoin de personne pour se débrouiller dans la vie ? D'ailleurs, moi je n'ai jamais pu m'approcher d'elle pour pouvoir occuper une place dans son cœur. Tandis que mes aînées de onze et neuf ans avaient, malgré leur grande différence de caractère, beaucoup d'expériences communes : ayant grandi ensemble, en Grèce au début, puis dans les Maisons d'enfants en Roumanie, ensuite en Tchécoslovaquie, elles se sentaient liées, s'aimaient, pouvaient entrer dans la peau l'une de l'autre. Je comprenais maintenant très bien leur lien fraternel. Je ne pouvais pas ne pas reconnaître l'aide que Déméter avait apportée à Irène lorsque celle-ci avait failli perdre une main, restée bloquée dans la machine de l'usine où on l'avait embauchée. Renvoyée sans indemnités, elle s'était vue reprocher par-dessus le marché d'avoir quémanté la place. Et comme son mari ne parvenait pas à trouver du travail, Déméter s'était chargée d'alléger le mal qui s'était abattu sur Irène et sa famille.

En ce moment, je n'éprouvais que des sentiments tendres pour ma sœur. Mon cœur tournait au milieu d'un champ d'amour. Je ne cherchais pas à aller plus loin pour m'en expliquer la raison. Mais je comprenais que je n'avais aucun droit de juger les autres en partant exclusivement de mes propres expériences. Chacun de nous vivait son drame à lui.

[...]